

## MÉDAILLE DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

La Médaille de l'Académie pour l'année 1991 a été remise à Monsieur Réginald Martel par son président, Monsieur Jean-Guy Pilon, à l'issue du Colloque des écrivains, le 2 novembre 1991.

### **Allocution du président :**

J'aurai le très grand plaisir, dans quelques minutes, de remettre la Médaille de l'Académie canadienne-française à Monsieur Réginald Martel, critique littéraire au journal *La Presse*.

Fondée en 1944 par Monsieur Victor Barbeau — qui a célébré au mois d'août son 95<sup>e</sup> anniversaire de naissance — l'Académie décernait sa Médaille pour la première fois, en 1946, à Gabrielle Roy. J'aurais donc pu intituler cette petite allocution : « De Gabrielle Roy à Réginald Martel ». En 1947, la Médaille de l'Académie fut remise à Germaine Guèvremont, mais de 1948 à 1984, elle ne fut remise qu'occasionnellement.

En 1984, Madame Fernande Saint-Martin, vice-présidente, Monsieur Jean-Pierre Duquette et moi-même décidâmes d'attribuer cette Médaille chaque année, comme un hommage à un écrivain ou à ce que l'on appelle un *animateur* de la vie littéraire pour l'ensemble de son œuvre ou de son action.

C'est ainsi que la Médaille a été décernée en 1984 à Madame Anne Hébert, en 1985 à Luc Lacourcière — qui

incidemment fut un des maîtres de Monsieur Martel à l'université Laval — et par la suite à Messieurs Marcel Dubé, Félix Leclerc, Gratien Gélinas, Paul Beaulieu et, l'année dernière, à Gaston Miron.

Votre nom s'inscrit donc, Monsieur, sur une belle page de la littérature québécoise.

Le titulaire de la Médaille est choisi par tous les membres de l'Académie, à partir d'une liste de cinq ou six noms établie par le Bureau. Le vote secret et anonyme se fait par correspondance et on ne peut pas poser sa candidature à la Médaille de l'Académie.

Monsieur Réginald Martel est né à Amos, il y a à peine plus de cinquante ans.

C'est donc très jeune qu'il a entrepris ce qui allait être une carrière de critique littéraire, exemplaire à plus d'un titre, nous pouvons le reconnaître maintenant. Depuis 25 ans, avec patience et régularité, avec beaucoup d'exigence envers les écrivains et leurs œuvres, mais aussi envers lui-même, il a suivi à la trace le roman québécois, son évolution, ses hauts et ses bas.

Il a été durant toutes ces années — et nous espérons qu'il le sera longtemps encore — un critique d'une grande générosité, j'allais dire d'un grand cœur, toujours attentif à la personnalité des écrivains. Il a été sévère, parfois, pour des raisons qu'il savait exposer et qui n'avaient rien à voir avec l'humeur, mais il a toujours été exigeant, et je dirais même intraitable, envers la langue employée par les écrivains et, autre façon d'être exemplaire, en écrivant lui-même une langue irréprochable.

Rétrospectivement, l'on pourrait penser qu'il a, inconsciemment, renoncé à sa propre carrière de romancier pour faire œuvre de critique. Mais, qui sait ?

En filigrane de vos articles, Monsieur, vous avez aussi — très souvent — su attirer discrètement notre attention sur des valeurs autres que la littérature, ou contenues dans la littérature : la tendresse, l'amour, les jours de soleil ou de printemps, le regard des enfants ou l'amitié que vous savez pratiquer à un très haut et très noble niveau.

En plus de ses articles de critique littéraire, Monsieur Réginald Martel, journaliste, a su rendre compte avec un bel esprit de synthèse des événements majeurs de la vie littéraire du Québec : par exemple, ce Colloque auquel il assiste depuis les débuts ou la *Rencontre québécoise internationale des écrivains* dont les comptes rendus sont remarquables. Et je mentionnerai aussi tous les entretiens élaborés qu'il a eus et qu'il continue d'avoir avec des écrivains québécois ou étrangers.

Je voudrais aussi mentionner cette autre carrière que Monsieur Martel a menée à la radio depuis 20 ou 25 ans, dans les domaines littéraire, économique ou culturel au sens très large du terme. Je me souviens en particulier de ces remarquables entretiens avec Pierre Seghers, Paul Beaulieu ou Roger Brien.

Monsieur, cette tâche difficile et délicate de critique littéraire au journal *La Presse*, tâche que comporte sûrement de nombreuses journées grises, vous l'avez toujours accomplie avec humilité et générosité, dans le respect des autres, avec loyauté, et dans une perspective qui dépasse les cadres du journal quotidien ou de l'article hebdomadaire.

En vous décernant sa Médaille, l'Académie canadienne-française veut souligner la haute teneur littéraire de vos articles, qu'il s'agisse d'entretiens, de reportages ou de critiques, la qualité et la pertinence des jugements que vous portez de même que votre grand souci de la langue. La littérature québécoise vous doit beaucoup, Monsieur.

J'ai l'honneur et le plaisir de remettre la Médaille de l'Académie canadienne-française pour 1991, à Monsieur Réginald Martel.

#### Réponse de Monsieur Réginald Martel

D'abord, j'ai été étonné. Depuis le début de mes activités professionnelles dans les médias, il y a trente ans, on m'avait épargné prix et médailles. Étonné pour cause : recevoir la Médaille de l'Académie canadienne-française, c'est entrer dans un cercle de morts et de vivants qui représentent à mes yeux la richesse fondatrice de notre culture, la littérature. On a beau avoir quelque orgueil, et parfois hélas ! quelque vanité, on se sent tout petit quand on lit son nom dans une liste qui comprend, pour les seules années récentes, Mme Anne Hébert, Luc Lacourcière mon maître, M. Marcel Dubé, Félix Leclerc, M. Gratien Gélinas, M. Paul Beaulieu et M. Gaston Miron ; ce sont des créateurs, des chercheurs, des animateurs qui à mes yeux sont des géants.

Et puis voilà ! Les jours passent et ce sont des jours très doux, qui vous apportent les mots d'amitié et d'encouragement de ceux qui veulent partager avec vous ce qui, depuis la surprise initiale, est devenu joie et émotion.

Il y a aussi dans la liste que j'évoquais il y a un instant un nom qui mérite une anecdote. J'avais un jour moqué Jean Bruchési, que ses obligations professionnelles

avaient fait séjourner tantôt à Montréal, tantôt à Québec. Il avait accoutumé de dire aux gens de Québec que les Montréalais lui en voulaient de vivre dans la capitale. Aux gens de Montréal, il disait que les Québécois partageaient le même ressentiment.

Jean Bruchési, qui n'avait pas apprécié l'ironie du jeune homme que j'étais encore, avait écrit au président de *La Presse*. Il le sommait presque de faire ce qu'il avait à faire en l'occurrence, chasser le jeune blanc-bec qui l'avait humilié.

Le président d'alors, qui ne savait que faire d'une telle demande de renvoi — et qui savait certainement que les journalistes sont syndiqués —, avait transmis la lettre au rédacteur en chef, qui l'avait transmise à un adjoint, qui l'avait transmise à mon chef de service, qui me l'avait finalement transmise.

La jeunesse est impitoyable : c'est donc moi qui ai fait savoir au célèbre écrivain que je n'allais pas me congédier. Ma décision, et mon insolence, me permettent de recevoir aujourd'hui une médaille dont j'aurais été privé, si Jean Bruchési avait réussi à mettre un terme à mes activités. J'espère que l'honneur que nous partageons désormais nous reconciliera dans les siècles des siècles.

J'aimerais maintenant dire quelques mots à propos du métier que je pratique depuis si longtemps, avec une ferveur variable mais un espoir constant. C'est un métier difficile, qui vous apporte en proportions inégales, heureusement, l'estime des uns et le mépris des autres. Personne ne se plaint de l'estime, bien sûr. Le mépris est autre chose et nous avons eu l'occasion, samedi dernier, d'en voir un exemple désolant dans *Le Devoir* de Montréal. Ce que nous

avons vu, c'est une authentique tentative d'assassinat médiatique.

Sous prétexte de faire la recension de son très beau livre, *la Main cachée*, on a fait le procès de M. Jean Royer. Celui-là même qui, sans compter, a donné aux pages littéraires du *Devoir* son talent, son dévouement et sans doute un peu sa santé, celui-là était présenté comme un intrigant, tout juste intéressé à abuser de son pouvoir. Je n'avais pas vu depuis longtemps tant de hargne et de bassesse, traduites dans cette langue confuse dont se sert parfois, comme d'un argot, certain ghetto. D'ailleurs tout à fait légitime, sauf quand il érige sa différence en système d'exclusion de ce qui ne lui ressemble pas.

Ce qu'on a fait à M. Royer, qui paradoxalement en sortira grand, c'est le contraire exact de ce que doit faire la critique littéraire. Pour faire ce métier il faut aimer les livres, bien sûr, il faut aimer aussi ceux qui les font ; il faut juger les livres, mais respecter les écrivains. C'est d'autant plus important quand il ne s'agit pas de critique savante, mais journalistique.

Après tout, que faisons-nous ? J'aime ce qu'en écrit La Bruyère dans ses *Caractères* : « La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » Cette définition du moraliste français me convient tout à fait. Elle est une leçon d'humilité, dans un milieu qui n'en abuse pas ; elle est aussi une leçon de politesse, dans une société où elle se raréfie.

Je n'oublie pas que je suis ici pour vous dire merci. Merci aux membres de l'Académie canadienne-française, qui m'accordent généreusement cette médaille. Merci à

ceux qui m'ont permis, à Radio-Canada et à *La Presse*, de faire connaître notre littérature et de défendre de mon mieux la langue écrite et parlée. Parmi ceux-là, je veux remercier tout particulièrement celui qui fut mon patron, mon collègue et mon ami à *La Presse* pendant tant d'années heureuses, M. Jean-Claude Dussault.

Le plus gros merci est destiné à vous tous, chers écrivains. Ne trouvez-vous pas qu'il y a pour moi quelque chose d'ironique dans le fait de recevoir une médaille pour l'ensemble de *vo*tre œuvre ?